



HAL
open science

L'école, une institution nécessaire ?

Pauline Proboeuf

► **To cite this version:**

| Pauline Proboeuf. L'école, une institution nécessaire ?. Mondes sociaux, 2018. hal-03837526

HAL Id: hal-03837526

<https://cnrs.hal.science/hal-03837526v1>

Submitted on 28 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'école, une institution nécessaire ?

Pauline Proboeuf, Sciences Po, Observatoire sociologique du changement (OSC), CNRS, Paris, France

In : Mondes sociaux, Magazine de sciences humaines et sociales, publié le 15 janvier 2018

URL : <https://sms.hypotheses.org/10840>

Cet article est mis en ligne conjointement par [Mondes Sociaux](#) et [Les Clionautes](#) dans le cadre d'un partenariat de co-publication.

Selon Alan Thomas et Harriet Pattison à qui l'on doit l'ouvrage *À l'école de la vie*, « tous les enfants apprennent à la maison. Dès la naissance, ils explorent le monde, faisant peu à peu de multiples découvertes sur leur environnement matériel, social et culturel ». Ces deux chercheurs en sciences de l'éducation ne s'intéressent pas seulement à l'école. Ils étudient aussi l'éducation en famille ainsi que les apprentissages qui se déroulent dans le cadre familial, et plus généralement dans le cadre de la vie quotidienne.

Mais que serait une société sans école ? C'est à cette question provocatrice qu'[Ivan Illich](#) tente de répondre dans son célèbre ouvrage paru en 1971 sous le titre *Deschooling society*. La traduction française – *Une société sans école* – est d'ailleurs ambiguë car ce qu'Illich propose, ce n'est pas une société sans école, mais une société déscolarisée. Dans le mot anglais « *schooling* », il y a l'idée d'un processus : l'auteur nous invite à nous déconditionner, nous, petits êtres scolaires. Car nos systèmes de raisonnement sont trop influencés par l'école. Et si cette dernière est bien un lieu où l'on apprend, l'institutionnalisation de l'éducation à travers elle nous fait croire qu'il n'y a qu'à l'école que l'on apprend. Or comme Alan Thomas et Harriet Pattison le mettent en évidence dans leur ouvrage, on apprend partout et tout le temps.

-
- **Thomas A., Pattison H.**, 2013, *À l'école de la vie*, Breuillet : Éditions l'Instant présent.
 - **Illich Y.**, 1971, *Une société sans école*, Paris : Le Seuil.
-

L'école détentrice du monopole radical de l'éducation ?

Si nous croyons que nous n'apprenons qu'à l'école, c'est parce que celle-ci, dit Illich, possède le monopole radical de l'éducation. L'institutionnalisation décrite par Illich est perverse : elle fait d'un moyen une fin en soi. Elle instrumentalise l'éducation de façon à ce que ce soit l'école qui devienne une fin et non plus l'éducation. Pour expliquer cela plus simplement, l'école est devenue une norme tellement forte qu'il s'agirait de mettre son enfant à l'école pour se dire qu'il apprend des choses et qu'il est intelligent. Or, aller à l'école ne prouve rien, et surtout pas que l'on est plus intelligent que les autres. Et du même coup, cela induit la croyance que l'école est l'unique lieu des apprentissages, alors qu'il y a des apprentissages possibles hors de l'école.

Illich replace ce phénomène dans le contexte de l'industrialisation et de la machinisation de la société. L'école produit en grande série un bien, l'éducation, qui nous fait confondre « apprendre » et « enseigner ». L'institutionnalisation est synonyme de bureaucratisation : les institutions répondent à

des normes (internationales, européennes, etc.) qui les rendent perverses et impose une manière de faire. De même les institutions créent des besoins et nous font croire que nous avons besoin des biens qu'elles produisent. Dans un monde de besoins, l'imagination disparaît car les besoins sont assouvis avant qu'ils ne soient créés. C'est ce que le pamphlétaire appelle « *l'éthos de l'insatiabilité* » : le bien (ici l'éducation) est défini comme « *la satisfaction maximale du plus grand nombre de personnes par la plus grande consommation* ».

Distinguer instruction et éducation

Pour comprendre le cadre de pensée de l'auteur, il faut avoir à l'esprit que ce dernier opère une distinction entre d'un côté, l'instruction, et de l'autre, l'éducation. L'instruction a lieu dans des conditions précises qui offrent la possibilité à l'élève de donner des réponses définies et prévues : il n'y a pas de place pour l'inattendu et la surprise. La forme qu'elle prend à l'école a peut-être aussi à voir avec l'emprise du raisonnement mathématique sur l'école – ceci n'est pas évoqué par Illich –, comme dans d'autres sphères de la société. Le sociologue [Pitirim Sorokim](#) parle de « *quantophrénie* » pour qualifier la volonté de transposer systématiquement les phénomènes sociaux en langage mathématique.

Au contraire de l'instruction, l'éducation – qui semble être une co-éducation chez Illich – ne relève pas d'une relation hiérarchique et unidirectionnelle. L'éducateur est un guide. Educateur et éduqué apprennent ensemble sans que le premier impose un savoir au second. Pour Thomas et Pattison, une grande partie de ce que nous apprenons est intégrée de manière informelle. Selon David Beckett et Paul J. Hager, l'apprentissage informel est spontané, contextuel, fondé sur l'expérience et l'action, mis en œuvre par les apprenants individuels et non des enseignants ou des entraîneurs, souvent collaboratif ; il survient en outre dans des situations où il n'est pas l'objectif principal.

L'apprentissage relève en fait de ce que la sociologie appelle habituellement la « [socialisation](#) ». Malgré l'ancienneté et la solidité de ce concept, il est étonnant que les sociétés scolaro-centrées soient convaincues de la nécessité d'une structure formelle dès lors que les enfants ont atteint l'âge d'aller à l'école.

- **Beckett D., Hager P. J.**, 2002, *Live, work and learning: practice in post-modernity*, New York : Routledge.

Scolarité et métiers : une liaison dangereuse

De même que l'on ne devrait pas discriminer quelqu'un pour sa race, sa religion ou son sexe, on ne devrait pas discriminer en fonction de la scolarité. Car la « scolarité » étiquette les personnes, enferme l'ensemble de leurs compétences et de leurs savoirs. Et pour Illich, puisque le mérite scolaire n'existe pas, cela n'a donc aucun sens que les métiers soient basés sur la scolarité, sur le nombre d'années d'études, sur les diplômes accumulés.

L'école n'est plus un lieu d'apprentissage mais un lieu obligatoire si l'on veut recevoir une formation scolaire et des diplômes. Autrement dit, ce qui donne de la valeur dans le monde scolarisé. Pour le dire autrement, l'école n'est plus un lieu où l'on va pour apprendre, mais pour franchir des paliers qui nous emmèneront vers autant de diplômes (brevet, baccalauréat, licence...) qui garantissent notre valeur aux yeux des autres. Car on n'y juge pas un savoir, mais une méthode avec laquelle celui a été acquis.

L'école est un lieu de « dressage » (ou de « *gouvernement des conduites* », pour parler comme [Michel Foucault](#)) où l'on apprend aux élèves leur place scolaire grâce au système de notes. Si l'on veut bien suivre Illich, l'école est le lieu d'une compétition pour accéder à la classe supérieure, autrement dit à encore plus d'école.

L'élève intérioriserait le fait qu'il a besoin de l'école pour apprendre, annihilant ainsi toute initiative personnelle et toute pratique autodidacte. Illich critique d'ailleurs le fait que l'on ne sache plus faire certaines choses, car on a appris à déléguer systématiquement ce que l'on pourrait faire par soi-même. Quel regard porterait-il sur les [Repair Cafés](#), ces tiers-lieux organisés localement où l'on peut apprendre à réparer des objets cassés ?

On ne peut pas apprendre si cela n'a pas de sens pour l'élève. Ce que l'élève apprend doit rentrer en « résonance profonde » avec ce qu'il est, avec ce qu'il fait, avec ce qu'il vit. Notre société scolarisée crée une séparation travail/loisir qui n'a pas lieu d'être. L'école ne devrait pas avoir le monopole de l'éducation car d'autres institutions portent aussi des qualités éducatives. La famille, le laboratoire, la salle de jeux (Illich insiste sur le rôle du jeu dans l'apprentissage), le magasin d'outillage, la bibliothèque, etc. sont des endroits où l'on apprend. La vie quotidienne a vertu d'éducation.

Vers une société conviviale ?

La convivialité ? C'est le titre d'un autre ouvrage d'Ivan Illich publié en 1973. Que serait une société à la fois déscolarisée et conviviale ? Et bien une société où l'on construit des réseaux du savoir ; une société qui dispose de nombreuses ressources éducatives en libre-accès ; une société d'échanges, où chacun peut partager ses connaissances et ses compétences dans des lieux matériels et immatériels créés à cet effet (...).

Illich, était-il un visionnaire ? Derrière le pamphlet, faut-il chercher l'utopie ? Sans doute. Mais la société contemporaine n'est peut-être pas aussi éloignée de ce qu'il décrivait dans les années 1970, alors que se développent dans beaucoup de domaines des pratiques collaboratives, et que pullulent les plateformes collaboratives, comme le [wwwofing](#), au sein desquelles des personnes partagent déjà leurs savoir-faire et apprennent en regardant faire et en s'entraînant à faire. Ces initiatives sont en phase avec une proposition défendue par Illich : plutôt que constituer des classes qui réunissent des enfants d'âge égal mais aux centres d'intérêt divers, il vaut mieux s'associer par pur intérêt pour un sujet, autrement dit, pratiquer l'« *appariement des égaux* ». Avec tout de même un risque qu'Illich n'a pas perçu : la constitution d'espaces régis par l'entre-soi. Car les « intérêts » sont socialement construits et l'on ne rencontre pas dans la vie des gens de manière aléatoire, mais plus souvent des gens qui nous ressemblent (classe sociale, ethnie, religion...).

Pour revenir à la question de l'école, les travaux d'Illich revisités par d'autres auteurs comme Alan Thomas et Hariett Pattison, ou encore Martin Fortier et Thierry Paquot, et relus à la lumière des initiatives évoquées supra, nous conduisent à penser que l'école aurait beaucoup à gagner à développer davantage les apprentissages informels.

-
- **Fortier M., Paquot T.**, 2016, *Ivan Illich, l'alchimiste des possibles*, Paris : Lemieux éditeur.
 - **Illich I.**, 1973, *La convivialité*, Paris : Le Seuil.
-